

LE FEUILLETON DU PROGRES DE FRASERVILLE 11 Mai 1883

LA MERE MICHEL

DEUXIEME PARTIE

OR QU'ETAIT DEvenu LE MARQUIS DE ROCHETAILLE

XXXVI

—Allons, pas de sentimentalisme puéril, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, interrompit-elle. Croyez-vous que je ne vous devine pas ? Vous avez appris, je ne sais comment, que je désirais marier Hélène, que deux rivaux se disputaient sa main, et, au lieu de ne vous préoccuper que du bonheur de votre fille, vous avez flairé dans cet événement l'occasion de vendre votre consentement à celui qui vous le payerait le plus cher.

Le marquis se mordit les lèvres, mais ne perdit pas contenance. —Remarquez qu'il ne peut pas en être autrement, continua-t-elle, car je ne connais que de vue le duc de Rio-Porto, je ne lui ai jamais fait l'honneur de le recevoir et il ne m'a jamais demandé officiellement la main de ma fille. Donc, vous êtes allé le trouver, ou il vous a détérioré dans quelque taudis, et, sachant par l'honorable renommée qui a survécu à votre disparition, que vous êtes un homme de grand appétit et d'insatiable besoins, il a acheté votre complaisance.

De sa part, comme de la vôtre je comprends cela. Vous êtes fait actuellement pour vous entendre avec tout ce que l'univers a vomi de plus immonde.

Quand à moi, voyez-vous, j'aime Hélène au delà de tout ce que vous pouvez imaginer. C'est tout simple. N'ayant connu aucune des joies de l'épouse je me suis réfugiée dans celles de la mère avec un dévouement si absolu que je me tuerais pour lui épargner une larme.

Lorsque vous nous avez abandonnés, — car je vous reproche même pas d'avoir ruiné votre enfant, puisque votre fortune était à vous, — nous n'avions tout juste que ma dot, c'est-à-dire de quoi grignoter du pain dur dans le coin le plus oublié.

Je me suis mis en tête de reconquérir en partie ce que vous aviez gaspillé, de reconstituer à Hélène un patrimoine qui lui permit un jour de poser sa main dans celle de l'homme qu'elle aurait choisi, afin qu'elle eût pas droit à la vie, comme les autres, ne fût pas obligée de se vendre ou de mourir de faim ainsi que moi, et ne passât pas le reste de ses jours à pleurer.

Pour arriver à ce résultat, j'ai eu le courage de cloître ma fille pendant douze ans, de me séparer d'elle, de me priver de ses caresses, — la seule consolation que vous m'eussiez laissée !

Je me suis attelée à ce métier méprisé de marchande à la toilette, déguisant mon nom mon visage, inventant mille prétextes à mes absences, afin que personne, pas même ma fille n'en soupçonnât la véritable cause. Et, pendant quatorze ans j'ai travaillé à mon labeur de fourmi avec un acharnement obscur, mais soutenu par mon amour maternel et par l'espérance de donner plus tard à Hélène les jouissances dont avait été privée sa stérile jeunesse.

Ah ! vous ne vous doutiez guère qu'en venant voler la main Michel c'était votre fille que vous alliez voler, cela est pourtant. J'avais atteint ce but unique de mes ambitions : gagner honnêtement la dot d'Hélène, sans compromettre le nom qu'elle portait et auquel j'avais réussi à rendre en partie son ancien prestige...

Vous arrivez, tout s'écroule ! Mes quatorze ans d'épreuves sont du temps perdu ! Ma fille

n'a plus de dot ! Et tout cela parce que vous êtes un irrogne et un libertin. Avonez que c'est dur, monsieur le marquis.

En disant ces mots, un sourire amer crispa ses lèvres et une larme perla à travers ses grands cils noirs.

Il l'écoutait silencieusement, courbant la tête, remué peut-être malgré lui par ces paroles déchirantes qui ressemblaient à des sanglots du cœur ; mais il conservait en apparence un calme imperturbable. No valait pas mieux laisser passer le flot qu'essayer de l'arrêter ?

—Et bien ! reprit la marquise avec effort. De mon dévouement de mes angoisses de mes quatorze ans de sacrifices, je fais un bâcher, je brûle ce que j'ai souffert, ce que j'ai acquis.

De sa main tremblante, elle pris sur la table le papier sur lequel elle avait aligné des chiffres pendant toute la soirée.

—Tenez, continua-t-elle, cette nuit était la dernière que je dusse passer dans cet ignoble réduit. J'avais promis à Hélène de rester désormais auprès d'elle, je renonçais à mon métier. Sur ce papier je viens de relever ce que j'ai gagné et ce qui m'est dû. Vous pouvez vous en assurer par vos yeux ; le total s'en élève à huit cent vingt-sept mille francs.

Et elle lui tendait le papier.

—Signez-moi votre consentement au mariage d'Hélène avec le comte de la Roudière et cet argent est à vous, ajouta-t-elle. Il repoussa donc avec sa main et haussa les épaules ?

—Quoi ! fit la marquise éperdue. N'est-ce pas payer assez cher la paix que vous venez me proposer ?

—Vraiment, répondit-il, il est impossible de causer d'affaires avec une femme. Au lieu de discuter froidement le marché qu'on lui propose, elle en fait une question de nerfs, de sentiments de sorte qu'au bout d'une demi-heure on n'est pas plus avancé qu'au départ.

Eh ! madame, gardez-le donc le fruit de votre labeur. Jouissez-en donc de vos quatorze ans de sacrifices ! Ai-je manifesté l'intention de vous en dépouiller ?

Assurément, si j'avais cru trouver Mme de Rochetaille chez la mère Michel, je ne serais pas là, car je ne suis venu qu'à mon corps défendant et pour me débarrasser d'importunités embarrassantes.

L'air conséquent, séchez vos larmes et écoutez-moi. Seriez-vous heureuse de me voir disparaître à jamais ?

—Oh ! certes, dit la pauvre femme.

—Ah bien ! exaucez mes desirs. Signifiez son congé au comte de la Roudière et faites publier dimanche les premiers bans du mariage d'Hélène avec le duc de Rio-Porto.

—Mais vous n'y songez pas monsieur ! se récria la marquise. Hélène aime Maxime de toute son âme.

—Allons donc ! Sait-on ce qu'on aime à dix-huit ans...

—Je vous jure qu'elle l'aime, que j'ai moi-même favorisé cet amour, et que, si elle n'épouse pas le comte, elle en mourra.

—Des phrases... toujours des phrases ! Et moi je vous dis qu'elle épousera le duc, qu'elle finira par l'aimer et qu'elle sera dix fois plus heureuse, étant dix fois plus riche, qu'elle ne l'aurait été avec Maxime.

—Ainsi vous persistez dans votre abominable projet ?

—Je n'en démordrai pas d'un iota, madame.

—Si je le veux bien, corrigea la marquise.

—Et comment feriez-vous pour vous y opposer, je vous prie ?

—J'userais tout simplement des moyens que vous employez. Si le consentement du père est indispensable, celui de la mère ne l'est pas moins. Eh bien ! je le refuserai.

Le marquis laissa échapper un éclat de rire ironique.

—Vous êtes libre, en effet d'agir de la sorte, dit-il avec une pitié écrasante. Dans ce cas, je sais ce qui me reste à faire.

—Ah ! des menaces maintenant ? Li ne vous manquait plus que cela ! Me prenez-vous pour

une femme stupide et lâche, que vos menaces feront trembler ? Que ferez-vous ? Vous me tuerez afin d'être l'arbitre souverain du malheur de votre enfant ? Alors, faites-le sur-le-champ, car j'aimerais mieux mourir cent fois que souscrire au mariage monstrueux que vous prétendez m'imposer.

Elle se leva et, après avoir étendu la main vers son bureau elle se croisa les bras devant le marquis.

—Tenez, dit-elle, mon revolver est là, sur cette table. Prenez-le et tirez sans crainte. Je vous promets de ne pas faire un mouvement pour échapper au coup que vous me destinez.

Il eut le même sourire cynique que tout à l'heure.

—Après le drame, la tragédie fit-il. Je devais m'y attendre. Mais non, non, madame, je ne vous tuerais pas et vous consentirez à cet hymen.

—Ah ! par exemple, je vous défie bien de m'y contraindre, répliqua-t-elle.

—J'ai cependant, un moyen bien simple, madame. Je ressusciterai.

—Que voulez-vous dire ? demanda la marquise effrayée.

—Je veux dire que la marquise de Rochetaille, aujourd'hui si complètement disparue de ceux qui ne l'ont pas oublié le croient mort, renaîtra de ses cendres, comme le phénix, et, dès demain, se montrera, dans tous les lieux publics où la bonne société se réunit d'ordinaire et où il a le droit d'entrer pour son argent.

—Vous ne ferez pas cela, monsieur ! s'écria la pauvre femme avec épouvante. Vous ne réveillerez pas les échos endormis du scandale que votre effondrement a causé ! Vous ne voudrez pas faire rejaiillir sur votre enfant la honte dont vous avez jadis souillé votre nom, dont j'ai eu tant de mal à la préserver.

—Je le ferai, madame. J'en ai assez de la misère dans laquelle me me débats depuis quinze ans. Je veux renaître à la richesse, à la vie. Donc choisissez entre la disparition totale que je viens vous offrir ou la résurrection dont je vous menace, — car, cette fois, c'est bien une menace et je la mettrai à exécution avec une impitoyable rigueur.

—Et c'est un père qui parle de la sorte ! fit la marquise, en jignant les mains et en regardant le ciel, comme pour le prendre à témoin d'un semblable sacrilège.

—Avant d'être père, je suis homme. Si vous n'étiez pas aveuglé par une préférence voisine de l'entêtement, vous comprendriez qu'en agissant ainsi je sers mieux les intérêts d'Hélène que vous ne les servez vous-même.

—Mais nous lui broyons le cœur ! Vous l'assassinez, misérable ! tonna l'infortunée, incapable de se contenir plus longtemps.

—Allons, dit-il avec un ricane moqueur, est-ce vous qui allez me tuer à présent.

—Ah ! ne me tentez pas ! fit-elle d'une voix sourde. Ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

A son tour, il se leva ; railleur et froid.

—Décidément, je vois que nous ne nous entendrons jamais, reprit-il. Ainsi, finissons-en, madame. Mais croyez que je céderai pas un pouce de terrain. Ce que je vous ai promis je le tiendrai.

Il salua, et se dirigea vers la porte.

Elle bondit sur son revolver. Elle voyait rouge. Elle allait le tuer...

Positivement, il ne s'en fallut pas d'une seconde qu'elle obéit à ce premier mouvement.

Par bonheur, une lueur de raison traversa son esprit. Rejetant avec un geste d'horreur l'arme dont elle s'était emparée, elle courut au devant du marquis, et se laissa tomber à deux genoux les mains jointes.

—Eh bien ! non, dit-elle éplorée. Je ne menace pas, je supplie. Au nom du ciel, monsieur le marquis, au nom de l'amour qu'un instant vous avez eu pour

La Merveilleuse Histoire

de deux lettres.

NEW YORK, le 10 mai 1883. — Mon cher monsieur, j'ai écrit à votre adresse, et j'ai reçu votre lettre du 27 avril, et j'ai été très touché de votre intérêt pour la SALSEPAREILLE D'AYER. Je suis sûr que son sang doit avoir été infecté depuis dix ans au moins ; sans autre signe extérieur qu'une légère plaie scrofuleuse au poignet. Il y a cinq ans de nombreuses ulcères commencent à se montrer, et peu à peu se multiplient à tel point que son corps entier en fut couvert. Je vous assure, quand il commença à se servir de votre médicament, maintenant il y a très peu d'hommes de son âge qui jouissent d'une meilleure santé. Je pourrais facilement nommer cinquante personnes prêtes à certifier de la vérité de ce que j'avance.

A vous sincèrement, W. M. FERRISS.

DU PERE: "C'est pour moi un plaisir en même temps qu'un devoir, de venir auprès de vous attester et reconnaître les bienfaits que j'ai obtenus par l'usage de la

Salsepareille d'Ayer.

Il y a six mois mon corps était complètement fondé, et une terrible huxeur et de plaies scrofuleuses. Cette huxeur me causait des souffrances continuelles et insupportables, et à chaque mouvement de mon corps le sang se faisait en différents endroits, et le sang coulait. Mes souffrances étaient terribles, la vie était pour moi un fardeau. Je commençai l'usage de la SALSEPAREILLE au mois d'Avril dernier, et j'ai continué depuis lors. Un changement immédiat commença à s'opérer ; peu à peu les plaies se sont cicatrisées, et ma santé est devenue parfaite en tous les points, de sorte que je suis capable de faire une bonne journée de travail, quoique j'aie soixante-trois ans. Plusieurs personnes demandent comment je suis parvenu à obtenir un résultat si complet, alors qu'ils me croient incurable. Je leur dis ce que je vous raconte aujourd'hui. Glover, Vt., 21 Oct., 1882. A vous sincèrement, HIRSH FERRISS."

La SALSEPAREILLE D'AYER guérit les Scrofules et toutes les Affections Scrofuleuses. Elle nettoie le sang de toute impureté, et restaure la vitalité et la force à tout le système.

PREPAREE PAR Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes; prix \$1, six pour \$5.

moi, au nom de de votre enfant ne soyez pas sans pitié ! Ce que j'ai gagné ne vous suffit pas ? Prenez le dot que je vous disputais jadis pour élever ma fille Songez-y ! C'est juste un million que je vous donne, monsieur ! Il ne nous restera rien, mais que m'importe, pourvu que je sauve de l'opprobre le nom qu'Hélène porte, que je lui ai appris à respecter... Faites cela, monsieur le marquis ! Disparaissez avec cette fortune et je vous promets que nous bénirons, que nous prions pour vous, que notre pensée vous suivra jusqu'au fond de la retraite que vous aurez choisie...

Les sanglots coupaient de hoquets douloureux ces paroles décousues ; des larmes abondantes coulaient sur ses joues, tandis qu'elle élevait vers lui ses mains convulsées et ses regards suppliants.

—A la bonne heure ! fit-il sans la moindre émotion. Voilà que vous devenez raisonnable. Soyez-le tout à fait et finissez par reconnaître que je ne suis pas si mauvais père ni si mauvais époux que vous voulez bien le dire, puisque je vous le laisse, ce million que vous avez gagné au prix de tant de sacrifices.

Cependant, la marquise s'était laissée retomber sur sa chaise, et essayait les larmes qui sillonnaient son visage.

—Voyons, reprit-il plus doucement, est-ce bien convenu ?

Elle joignit encore les mains, comme pour lui adresser une nouvelle prière.

—Oh ! ne recommençons pas, fit-il. Vous voyez bien que rien ne me fera changer de résolution. Je disparaîtrai, n'est-ce pas ?

Elle s'affaissa, vaincue, ayant épuisé, dans cette lutte horrible tous ses arguments, toutes ses forces, et courba silencieusement la tête.

—Fort bien, dit le marquis. Aujourd'hui, le duc de Rio-Porto viendra vous demander officiellement la main de notre fille, que vous lui accorderez...

Vainement il l'interrogeait du regard, elle semblait ne pas l'entendre.

—Vous lui remettrez tous les papiers nécessaires pour qu'il se rende à la mairie, à l'église et achète les dispenses usitées en pareil cas, continua le marquis. Au consentement que je lui aurai fait parvenir, vous vendrez bien tôt votre fille, sans doute, le dimanche prochain, sans faute, les premiers bans soient publiés.

Elle ne répondait toujours pas et essayait même plus les lar-

LA VIGUEUR DES CHEVEUX

D'AYER

(Ayer's Hair Vigor.)

rend le brillant et le fraîcheur de la jeunesse aux cheveux gris ou séchés, en même temps qu'elle leur donne une riche couleur chataine ou noir foncé, ainsi qu'on le désire. On s'en sert pour donner aux cheveux blancs ou roux, une teinte foncée, les rendre plus épais, et presque toujours guérir la calvitie.

Elle arrête la chute des cheveux, stimule et rend la vigueur à une croissance faible et malade. Elle empêche et guérit les eczémas et la teigne, ainsi que toutes les maladies du cuir chevelu. Comme article de Toilette pour Dames, la VIGUEUR DES CHEVEUX est sans pareille, elle ne contient ni huile ni teinture, elle rend la chevelure douce, brillante, et soyeuse, tout en l'imprégnant d'un parfum suave et permanent.

M. O. P. BRICHER écrit de Kirby, O., 2 Juillet, 1882: "L'automne dernier mes cheveux commencèrent à tomber, et dans un court espace de temps je devins presque chauve. J'essayai la VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER, et avant que le premier froc fut fini, la chute des cheveux s'arrêta, et une nouvelle croissance commença à pousser. Maintenant ma tête est couverte d'une chevelure abondante et vigoureuse."

J. W. BOWEN, Propriétaire de McArthur (Ohio) Enquirer, dit: "La VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER est une excellente préparation pour les cheveux. J'en parle par expérience. Elle développe une nouvelle croissance de cheveux doux et soyeux. La VIGUEUR est aussi un remède sûr pour la teigne."

M. AUGUS FAIRBANKS, le chef de la célèbre "Famille Fairbanks", Vocation Boston, écrit de Boston, Mass., 6 Février, 1883: "Depuis que mes cheveux ont commencé à grisonner je me sers de la VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER, j'ai ainsi pu conserver une apparence de jeunesse — une chose véritablement très importante pour tous ceux qui sont obligés de paraître en public."

MME. O. A. FERRISS, écrit de Elm Street, No. 28, Charlestown, Mass., 18 Avril 1882, dit: "Il y a deux ans environ je perdis la moitié de ma chevelure. Elle s'enlevait avec une rapidité prodigieuse. L'usage de la VIGUEUR arrêta la chute, et donna une nouvelle croissance, et au bout d'un mois ma tête entière était couverte de cheveux épais et vigoureux qui, continuant à pousser, devinrent aussi longs et aussi épais qu'avant la chute. J'employai seulement un flacon de la VIGUEUR, mais à présent je n'ai pas de temps en temps comme article de toilette."

Nous avons des centaines de semblables attestations sur l'efficacité de la VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER. Une simple épreuve convaincra les plus incrédules.

PREPAREE PAR Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes.

mes qui débordaient de ses peaux piéres.

—C'est le dernier délai que je vous accorde, insista-t-il. Si lundi, ces publications n'ont pas en lieu, je ne me donnerai point la peine de vous déranger à nouveau et, le soir même, le marquis de Rochetaille aura fait sa rentrée dans le monde. Tenez-vous le pour dit.

A ces mots il s'inclina cérémonieusement devant elle.

—Ah ! mon Dieu, faites-moi donc mourir ! gémit la malheureuse mère.

Il frappa plusieurs fois de son talon, sur le plancher.

A ce bruit Alexandre accourut.

—Théodore fit délibérément le marquis, accompagnez-moi jusqu'au seuil de votre magasin.

Alexandre consulta du regard Mme de Rochetaille, qui ne fit pas un mouvement.

Il éclaira alors son ancien maître et lui ouvrit la porte de la rue.

—Oui, ça n'a pas été sans peine, murmura le marquis en s'éloignant.

En descendant la faubourg Montmartre pour regagner l'hôtel du Perron, il ne se souvenait même plus qu'il avait été gentilhomme. Il ne songeait plus aux larmes de l'épouse qu'il avait abandonnée, au désespoir qu'allait éprouver celle qu'il appelait sa fille.

—Il rayonnait d'une joie féroce.

—Je tiens mon million ! murmura-t-il. Ma foi il était temps ! Deux expéditions qui avortent coup sur coup et vous mettent à deux doigts de la mort, c'est un mauvais présage... Le fait est que ces deux fois, je l'ai échappée belle ! Heureusement je vais renoncer pour jamais à ce vilain métier et remonter sur mes grands chevaux. Il me reste encore plus de six mille francs. Dans trois jours, j'en toucherai deux cent mille, dans quinze jours, au plus tard, j'aurai mon million... Je n'ai pas à me plaindre.

Il hochait soucieusement la tête.

—C'est bien dommage de quitter Paris dans de si belles conditions ! reprit-il. N'importe, je l'ai promis à la marquise, je tiendrai ma parole. J'irai... où mon étoile me poussera... en Italie, probablement. Je garderai ce nom de Delaroché, qui est à peu près le mien et n'est pas difficile à porter...

(A continuer.)